

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LE MARDI ET VENDREDI

CONDITIONS D'ABONNEMENT

(Payable d'avance)
Abonnement au Journal (semi-hebdomadaire) pendant un an, par la poste, en avance, 21 \$ 00
Abonnement à l'Album (littéraire et musical) pendant un an, par la poste, en avance, 21 \$ 00
Aux deux publications réunies, en avance, 42 \$ 00
PRIX DES ANNONCES
Six lignes et au-dessous, première insertion, 25 cts
Dix lignes et au-dessous, première insertion, 35 cts
Au-dessus par ligne, 50 cts
Toute insertion subséquente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

MAISONS &c. A LOUER.

MAISONS ET MAGASINS A Louer.

UNE Maison, avantageusement située pour le commerce, au coin des Rues DONCHSTER et DORHAM, avec un Hangar et Cour spacieuse. S'adresser à LOUIS PLAMONDON. No. 177 Rue St. Paul. 12 fév.

LE Magasin voisin du coin des Rues St. Paul et St. Gabriel. Ce Magasin convient surtout à un épicier ayant toujours été occupé comme boutique de colonnier depuis longtemps. S'adresser à LOUIS PLAMONDON. No. 177, Rue St. Paul. 15 fév. 1847.

Maison et Magasin A LOUER. Le Magasin voisin du magasin avec comptoir, Tablettes et Tuyaux au Gaz. S'adresser à JOHN JORDAN. 172, Rue Notre-Dame. 12 fév.

UNE MAISON et VOUTE avec ses dépendances, située dans la rue Notre-Dame, voisine de la Propriété de François Perrin Eccl. Pour les conditions, s'adresser à LOUIS RAYMOND PLESSIS, Grand rue du Faubourg St. Laurent, No. 162. 12 fév.

UNE MAISON et Dépendances à Deux et Trois étages, située dans la rue St. Charles, voisine de la propriété occupée par M. Mack. Pour les conditions, s'adresser à L. RAYMOND PLESSIS, Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 162. 12 fév.

MAISON A LOUER. DEUX maisons sur la Rue Graig (coin de la Rue Côté avec glacière, écurie, etc. S'adresser à LOUIS DELAGRAVE. Rue des Commissaires à C. A. BRAULT N. P. 5 fév. 1847.

PLACE SAINT-ANTOINE. LA MAISON et ses dépendances le No. 4 de cette place, possession au PREMIER MAI prochain. S'adresser à JEAN BRUNEAU. 9 fév.

TROIS LOGEMENTS et un MAGASIN en brique à l'encadrement du Quart Papineau, avec Cave, Cour, Ecurie, Remise, &c., dans le meilleur ordre possible. QUATRE LOGEMENTS Rue Visitation, avec Ecurie, &c. DEUX LOGEMENTS Rue Barré, Faubourg Saint-Joseph, avec une spacieuse Cour, Ecurie, &c. H. LONNAIS, Au coin des Rues Craig et St. Dominique. 5 février.

Et Possession donnée au 1er Mai prochain, QUATRE de ces superbes MAISONS en PIERRE de TAILLE, situées à Beaver Hall Terrace. Ces maisons sont finies dans le meilleur et dernier goût. Elles offrent tout le confort possible; on y trouve des Bains, commodités, glacière, remise, écurie et l'eau de l'aqueduc, &c. Leur proximité de la ville et la beauté de la situation doit les rendre très désirables pour des familles respectables. S'adresser à M. JOHN ATKINSON, No. 12, rue St. Paul, ou au Bureau de MM. ROBERTSON MASSON & Co., No. 143, rue St. Paul.—2 fév.

BOULANGERIE A LOUER. UNE MAISON d'un étage, avec une BOULANGERIE dans le rez-de-chaussée, coin des Rues Ste. Catherine et St. Dominique. Possession le 1er octobre prochain. Prix modéré. S'adresser à G. REINHARDT, Au coin de la Grande rue St. Laurent, No. 113. 11 septembre.

Banque du Peuple. AVIS. LES Actionnaires de cette Institution, sont notifiés par la présente, que L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE annuelle des Actionnaires aura lieu, à leur Bureau de la Banque, rue St. François Xavier, le PREMIER MARS PROCHAIN, à 3 heures, P. M. Par ordre, B. H. LEMOINE, Caissier. Montréal, 2 Février, 1847.

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

L'ESPÉRANCE.

—(Suite et fin.)—

— Je ne puis avancer, dit avec abattement celui des deux qui la fatigue semble accablait davantage. Ah! mon cher Bénédict, mieux vaut la mort.
— Quoi! le courage t'abandonne, mon pauvre ami? répliqua son compagnon, dont les regards indiquaient plutôt la résignation que la crainte.
— Oui, oui; tes paroles, ta confiance m'ont soutenu long-temps; j'ai traversé avec toi cette forêt de sapins, dormant dans la glace, vivant de fruits sauvages, et disant: cela va finir! Mais toute énergie s'est éteinte en moi; tous nos camarades sont morts épars dans les sentiers, et, seuls de tant de braves, nous voilà au milieu d'a neiges, vivant encore, si je puis appeler vivre attendre à chaque minute le coup de la mort! Eh bien (et ses lèvres violacées se contractèrent pour dessiner un ironique sourire) espères-tu encore?

— Qui t'a dit moi! mentir à mon Dieu! mettre des bornes à sa puissance! Non: les neiges amoncelées au faite de la montagne que nous gravissons s'ébranleront sur nous en avalanche, que je regardais encore le ciel en disant: Seigneur, j'ai mis en vous mon espoir!
— Prie-le donc, ton Seigneur! s'écria Juvénal en grinçant des dents; aussi bien voilà l'avalanche qui arrive!

— Viens! marchons de ce côté, s'écria Bénédict, derrière ce rocher; nous la laisserons rouler sur nos têtes et nous serons sauvés.
— A quoi servirait deux pas de plus? Non, je reste ici, puisqu'il faut mourir.
— Malheureux! fais comme moi, attends encore...
— Non, le courage me manque, adieu!
— Et d'un geste de désespoir il repoussa Bénédict qui, rassemblant ses forces, parvint à se cacher derrière la roche.

Il était temps: l'avalanche descendait comme la foudre, s'augmentant à chaque pas des débris qu'elle ramassait dans sa route. Elle passa au-dessus de Bénédict comme un torrent, le couvrit de neiges et de frimas, et roula jusqu'au bas de la montagne, en entraînant dans son tourbillon tout ce qui se trouvait sur son passage.
Bénédict se trouva sur le sol, haletant; la commotion qui l'avait abattu lui permettait à peine de soulever sa tête appesantie, lorsqu'un bruit lointain de cloches se fit entendre; il écouta, il attendit, il espérait; mais il ne put suffire à des luttés si violentes, un vertige passa sur ses yeux, son oreille bourdonne, il s'évanouit.

Quand il s'éveilla, un feu clair et doux ranimait ses membres engourdis; un chien énorme léchait ses pieds, des soins lui étaient prodigués par un vieillard, par une femme, dont les voix, quand il rouvrit les yeux, s'unirent pour rendre grâce au ciel.

Bénédict allait se joindre à leurs cantiques de reconnaissance: un cri lui échappa...
— Grand Dieu! je n'étais pas seul, et je suis le seul que vous avez sauvé!... L'avalanche a gardé une victime.
— Un malheureux encore! s'écria le vieillard: partons!
Et Bénédict, oubliant sa douleur, s'élança, et après lui le digne vieillard se précipita suivi de son compagnon qui, aboyant avec éclat, commença sa recherche dans les profondeurs de la montagne.

Au bout d'une heure, il revinrent; l'avalanche creusée leur avait rendu le corps inanimé de Juvénal.
Au milieu des larmes dont il inondait son visage, tandis qu'on prodiguait à l'infortuné les soins qu'il avait reçus lui-même, Bénédict pria, interrogeait son sein qu'il croyait sentir battre encore, et bénissait la moindre fleur que son front se tendait. Un gémissement plaintif les fit tous tressaillir. La vie, réfugiée auprès du cœur, revint à ses membres et circula de nouveau dans ses veines. Son ami était sauvé!
Mais le séjour douloureux qu'il avait fait dans son lit de glace avait frappé de mort la partie gauche de son corps; le malheureux avait le bras et la jambe gelés, et ne devait jamais en recouvrer l'usage.
Si tu n'avais pas perdu courage!... lui dit Bénédict.

Honneur à cette religion humaine, parce qu'elle est divine, qui, sur le sommet des Alpes, dans les déserts de la Russie, a semé ses anges sauveurs consacrés au salut de leurs frères, représentans sur la terre de cette immortelle Providence qui veille sur l'enfant confié aux flots, suit le voyageur dans les sables arides, et, suivant les lois de sa justice impénétrable, jette souvent la vie au malheureux qui succombe, comme le vaisseau puissant lancé en glissant un râle au naufragé qui se noie et qu'il recueille dans la tempête!

— Non, vous ne me convaincrez plus; vos belles paroles m'ont bien souvent ramené! Mais

il y a un terme à tout; je ne crois plus à rien; je veux bien être malheureux, mais je ne veux plus être dupé.

— Et n'est-ce rien que toutes ces consolations que vous avez reçues? N'est-ce rien que cette force qui vous aide à supporter les peines, les travaux, l'esclavage?

— Il aurait bien fallu les supporter sans cela; l'espérance dont on se berce un moment rend encore plus amère la réalité qui subsiste après elle.

— Parce que vous n'avez pas de résignation, parce que votre espoir en Dieu est intéressé, parce que vous calculez avec lui, parce que vous comptez sur lui sans confiance, comme un créancier qui doute d'un débiteur de bonne foi.

— Oui, je vous conseille encore de persévérer, mon pauvre Bénédict; si je ne vous estimais, je crois que j'aurais pitié de vous. Toujours la même obstination! Et votre mère, que vous aimez tant, pour qui vous aviez fait tant de beaux rêves sans qu'aucun d'eux se soit réalisé, la mettez-vous dans la balance? Est-ce un bienfait du ciel qui vous a privé d'elle pour jamais?

— Ah! ne me parlez pas de ma mère!... Ce nom seul réveille en moi tant de douloureux souvenirs! Oui, le malheur d'en être séparé pour toujours serait peut-être le seul bienfait capable d'ébranler ma confiance en Dieu... Elle pour qui j'avais donné ma liberté! elle dont je paierais le bonheur de tout mon sang? elle dont mes songes voyaient d'avance la vieillesse honorée, heureuse!... Que fait-elle maintenant? qu'est-elle devenue? Je la vois d'ici; veuve, déjà éprouvée par tant d'amertumes, elle pleure ma mort, elle verse des larmes sur son fils... Elle se le représente luttant dans le froid contre la plus affreuse agonie, expirant loin de sa patrie sans que sa main maternelle lui ait fermé les yeux, sans qu'elle ait auprès d'elle une tombe pour y déposer son corps et pour y pleurer... Oui, vous avez ouvert ma blessure la plus vive; je blasphémiais mon Dieu, si je ne savais pas un jour ou retrouver ma mère!

— Bien du plaisir! En attendant ce jour-là, reprenons nos outils et allons travailler pour gagner notre misérable pain; aussi bien, voilà le chef des esclaves, esclave lui-même, qui vient, à coups de fouet, nous faire rentrer dans nos cahutes.
— Allons, Juvénal, rentrons!... revenons à notre tâche. Quoique le souvenir de ma mère m'ait attendri, ne pense pas que mon cœur ait perdu sa force... L'avenir est vaste, et c'est Dieu qui se réserve la Sibirie... Trouvez-vous ce soir au pied du sapin qui marque la limite, et peut-être aurais-je à vous faire une confidence... Chut! voici le gardien des esclaves...
Le gardien approchait, en effet, son knout à la main, la figure grondante et le geste brusque. D'une voix impérieuse et menaçante, il leur commanda de rentrer. Ils obéirent; mais Juvénal fut frappé d'une surprise bien naturelle lorsqu'en se retournant pour adresser encore un adieu à Bénédict, il crut voir le gardien lui sourire, et échanger avec lui, tout bas, quelques paroles d'intelligence.

Sous ces arbres, en effet, dans la Sibirie, au milieu de cette nature sépulturelle dont le morne silence n'est interrompu que par la bise...
Là, les jours sont mesurés par une main avare; là, les nuits longues et glacées se déroulent lentement dans un sommeil pénible, tombé par le chaos affamé qui vient rôler autour des chaumières et heurter le seuil des cahutes, comme la porte d'un tombeau qui recèle une proie vivante.

Là, les braves gens qui ont conquis la Russie et déployé dans les airs l'aigle victorieuse de la France, condamnés aux emplois les plus pénibles et les plus odieux, sont soumis aux caprices d'un Cosaque qui les mène comme des troupeaux. Esclavage horrible, épouvantable! — c'est là surtout qu'il est affreux! Sous un chef de notre pays, qui parle notre langage, dont le cœur frêle bat aux mêmes amours, aux mêmes souvenirs, la discipline est dure; elle est glorieuse, car elle fait la force et fonde la victoire! Mais sentir planer sur son front des laideurs sanglantes, réprimer son courage, car il serait inutile; ronger le frein en rugissant, et, comme le lion rôlé éternellement auprès des bœufs de son camp, dévorer de regard les bornes de sa prison, implorer sans espoir la liberté et l'espérance, voilà une infortune, voilà une torture!

C'était celle de Bénédict et de Juvénal; au sortir de l'ermitage où ils avaient passé quelques jours, environnés de soins et de prévenances, ils s'étaient remis en route, Bénédict avec ardeur, et Juvénal à moitié peclus de ses membres, s'appuyant sur le bras de son ami, qui ne cessait de l'encourager et de le soutenir. Mais leur voyage avait été de courte durée: un gros de timailleurs russes les avait rencontrés, et, reconnaissant en eux des soldats français, les avait réunis à quelques autres prisonniers que l'on envoyait en Sibirie.

Quel cœur ne se fût pas brisé en entendant les plaintes de Juvénal!... Quel cœur si amer et si insouffrant ne lançait-il pas sur son ami; aussi à plaindre pourtant, aussi malheureux que lui! Puis il se repentait de sa violence; et lui demandait pardon. Bénédict l'excusait, serrait

sa main avec franchise et loyauté; puis Juvénal s'apaisait pour recommencer encore.

Ce qu'il ne pouvait s'expliquer surtout, c'était le calme imperturbable de son ami. Raffermi par tant de vicissitudes, Bénédict, au lieu d'accuser la Providence, avait senti son cœur redoubler de confiance envers elle! Il goûtait d'ailleurs l'ineffable bonheur de pouvoir offrir à Dieu ses douleurs pour ses fautes: il avait accepté cette nouvelle épreuve avec résignation, et au lieu de partager l'abattement de ses camarades, il relevait leur courage; il leur parlait de la France, du retour de la liberté; et ils espéraient avec lui.

Juvénal fut fidèle au rendez-vous; déjà la nuit, prompt à descendre, étendait ses ombres sur les plaines de neige, quand Bénédict vint l'y retrouver.
C'est aujourd'hui, lui dit-il, que tu vas reconnaître la vérité de ce que tu appelles mon obstination, mon système... Mais marchons vite! franchissons à la hâte les sentiers sauvages de cette forêt, car nous sommes en retard.

Il pressèrent le pas: Juvénal avait peine à le suivre; ils traversaient tous deux silencieusement des traces presque imprégnables. De temps en temps il semblait que des ombres lointaines couraient, aussi silencieuses et solitaires, vers un but unique.

Tout à coup, après un détour brusque, Juvénal regarda et fut long-temps à se demander si le spectacle qui frappait ses regards était réel ou s'il n'était qu'une fantasmagorie.

Au milieu d'un salon formé par les arbres symétriquement disposés à l'entour, un flambeau de résine brûlait et jetait une clarté livide sur le visage des conjurés rassemblés en assez grand nombre; les derniers rayons d'une lumière blême allaient mourir aux pieds des sapins qui occupaient les dernières limites de ce cercle funèbre.

Juvénal fut étrangement surpris lorsqu'il reconnut tous les compagnons de sa captivité: c'étaient les Français qui, avec lui, s'étaient trouvés à Smolensk, à Borodino, à Moscou, et qui étaient venus finir en Sibirie leur pèlerinage de gloire.

Bénédict fut accueilli par toute l'assemblée avec des acclamations de joie qu'il eut peine à contenir.

— Amis, camarades, généraux, leur dit-il, c'est demain le grand jour; demain à midi un cri se fera entendre dans la colonie. A l'heure où le signal des travaux sera donné, je tirerai de mon sein ce drapeau où brille l'aigle de France, et tous, nous rassemblerons pour être libres, pour contenir, par la crainte, notre gouverneur et ses soldats, et nous partirons, munis d'armes et de provisions, pour franchir la frontière et aller là à un sort meilleur. Chacun de vous est-il prêt?

— Oui, tous! répondirent-ils.
— Chacun de vous a fait sans doute le sacrifice de sa vie? car vaut mieux la mort que notre existence.

— Oui, tous!
C'est bien. Maintenant, écoutez. Voici notre ami, notre compatriote (il montrait Juvénal); le froid l'a privé de l'usage de sa jambe: il faut qu'il soit libre et qu'il vive. Une lièvre de branches d'arbres sera disposée, et deux d'entre nous se chargeront de la porter, chacun son tour.

— Adopté!
— Voici aussi notre gardien, notre tyran, comme on l'appelle; il connaît nos projets, il les sert; et nous suivra, il nous guidera. Mais il faut qu'il s'engage à nous protéger en France, lui et sa famille, qu'il emmène avec nous.

Et le gardien, dont en effet on ne se rappelait plus que la douceur, et les bons procédés cachés sous une écorce dure, fut pressé entre les bras des Français, dont le cœur le payait en un moment de sa pitié pour leur infortune.

— Maintenant, dit Bénédict, une prière à Dieu, qu'on ne peut oublier dans les camps, mais qu'on n'oublie pas dans les chaînes!
Soudain un cantique sacré s'éleva vers les cieux: les vieux soldats s'agenouillèrent, et d'une voix émue murmuraient cette simple et touchante prière, pleine d'amour et de larmes: "Salut, croix du Sauveur, notre unique espérance!"

Puis tous se relevèrent avec confiance: Bénédict, qui avait conduit avec prudence et sagesse cette conspiration si loyale, le salut de la main, en leur disant: — A demain, jour de la liberté!
— Jour de la justice! s'écria soudain une voix de tonnerre.

L'assemblée tout entière tressaillit et regarda. C'était le gouverneur, qui, instruit par ses agents des intelligences qui se tramèrent dans l'ombre, avait rassemblé ses troupes, cerné la forêt, et, arrivé mystérieusement au centre, avait disposé autour des conjurés un cercle terrible de mousquets couchés en joue, prêts à faire feu.

Quelle résistance opposer? Les Français furent saisis, grognes, gardés à vue jusqu'au matin, jugés et condamnés à être fusillés à midi.

Midi! l'heure marquée pour le signal de leur délivrance, l'heure qui devait finir leurs peines,

et qui en effet, bien plus sûrement encore, va les finir.

Toute la garnison est sous les armes; l'artillerie ouvre sur eux ses gueules béantes, et la mécho fume aux mains du canonnier. Plusieurs piquets de soldats armés sont en rang, disposés à donner la mort aux victimes que le bourreau va placer devant eux.

— Allons, Bénédict, voilà le moment de justifier vos doctrines. Encore une minute, et vous saurez ce que l'on gagne à espérer toujours.

— Mon ami, répondit lentement Bénédict, vous êtes bien cruel de me troubler. Je songe à Dieu qui m'ouvre son sein. Vous avez tort de croire que la vue de la mort me change: je pense à ma mère, et j'espère encore.

Déjà les condamnés ont entendu leur sentence la voix de l'officier a donné les premiers ordres. Les yeux bandés, chaque victime s'agenouille, et les commandements suivans retentissent dans l'espace, répétés par l'écho de la forêt: — Soldats! portez armes! présentez armes! en joue...

Soudain un bruit de chevaux se fait entendre: un escadron de cavalerie accourt au galop, soulèvant autour de lui une nuée de neige et de poussière.

L'exécution s'arrête.
Un courrier de l'empereur remet un message au gouverneur, avec ordre de le lire à l'instant. Le gouverneur obéit, jette les yeux sur les paroles écrites de sa majesté, et aussitôt après il lit tout haut cet ukase: "Nous, Alexandre, czar de toutes les Russies, d'après notre traité avec sa majesté le roi de France, ordonnons à nos gouverneurs des provinces de Sibirie de rendre à la liberté tous les Français prisonniers, sans distinction, pour quelque cause qu'ils soient retenus, et de leur donner tous les secours nécessaires pour rejoindre la frontière de France."

"ALEXANDRE."

V.

Enfin la dernière borne de l'étranger fuyait derrière les exilés, et la France souriait à l'horizon.

L'ukase d'Alexandre avait été religieusement accompli: leurs fers étaient tombés, et ils avaient traversés, libres et admirés, ces vastes contrées qui les séparaient encore de la patrie.

Tous les grades, tous les honneurs avaient été conservés. Bénédict reprit son rang, son titre, et il retrouva sa mère.

Sa pauvre mère, qui avait tant pleuré, sentit encore des larmes de joie couler sous ses paupières. Sa sœur ne pleurait pas, elle priait... Entouré de leurs bras, accablé de caresses, ivre de reconnaissance et d'amour, il remercia avec elles le Dieu qui commande de souffrir, et récompense d'avoir espéré.

Son courage, sa vertu le portèrent aux premiers honneurs de l'armée; il fut appelé au conseil des rois; aujourd'hui encore son nom est un gloire, car dans toutes les gloires nouvelles on retrouve son nom: le trône n'a pas de plus illustre appui, l'armée de plus admirable modèle.

Juvénal, dont il avait apprécié les bonnes qualités, devint l'époux de sa sœur; l'exemple de Bénédict a réhaussé son âme: il ne rit plus de ses paroles. Il croit, il s'élève lentement, mais il suit son chemin: il est heureux, il espère.

MADAME HERMANCE LESQUILLON.

SOUVERAINS D'EUROPE.—Des 52 souverains de l'Europe actuellement régnans, il y en a deux qui ont accompli leur 70e année; l'un est le roi de Hanovre, l'autre des souverains de l'Europe depuis la mort du pape Grégoire XVI; l'autre est le roi des Français. Des autres souverains, 13 ont de 60 à 70 ans, 14 de 50 à 60 ans, 11 de 40 à 50 ans, 2 de 30 à 40 ans, 8 de 20 à 30 ans; enfin 2 n'ont pas encore atteint leur 20e année, savoir la reine d'Espagne, qui n'a que 16 ans 3 mois, et le prince de Waldeck, qui n'en a pas encore 15.

De tous les monarques, c'est le prince de Schaumbourg-Lippe qui régné depuis le plus long temps, si l'on compte le temps de sa minorité; il régné depuis près de 60 ans; 2 régnent au-delà de 40 ans en tenant également compte du temps de leur minorité; 4 de 30 à 40 ans; 9 de 20 à 30 ans, 21 de 10 à 20 ans; les 15 autres souverains (dont 3 montés sur le trône dans le courant de l'année dernière) ne régnent encore que depuis 10 ans. Mais si l'on ne compte la durée du règne d'un souverain, qui était encore dans la minorité lorsqu'il monta sur le trône, qu'à partir de l'époque de sa majorité, le plus long règne est celui de la duchesse de Parme (32 ans 7 mois), attendu que les princes de Schaumbourg-Lippe, de Lippe et de Scharzbourg-Rudolstadt, et le duc de Saxe-Meiningen, ont régnés plusieurs années avant d'avoir atteint leur majorité.

Six souverains ne sont pas mariés: ce sont, indépendamment du pape, le grand duc de Mecklembourg-Schwerin, le duc de Brunswick, les princes de Rusp-Schleiss, de Rouss-Els-